

La « lettre » du rêve

La collection « Hypothèses » est dirigée
par Jean-Richard Freymann

Voir les titres déjà parus en fin d'ouvrage

Dominique Boukhabza

La « lettre » du rêve

Un lecteur pour la psychose

Collection « Hypothèses »

érès
éditions

Arcanes

Couverture :
Anne Hébert

Illustration :
P. Puvis de Chavannes, *Le rêve*, 1883, Walters Art Museum, Baltimore

Version PDF © Éditions érès 2014
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-3350-5
Première édition © Éditions érès 2012
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France
www.editions-eres.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19.

Table des matières

Introduction	7
---------------------------	---

RETOUR À LA CLINIQUE

1. Le trou	13
A.	13
L'installation du transfert et les premiers rêves	14
La crise	15
Les voix	16
Les rêves	17
Fonction des rêves	23
2. Inscriptions de la jouissance	29
La jouissance et la langue	30
Jouissance et Réel	33
Jouissance et chiffre	34
Le rêve comme translittération	38
Écriture de l'inconscient/écriture de la psychose/ fonction du Nom-du-Père	40
Travail de la lettre sur la pulsion : relecture de A.	43
3. Le chiffre	51
La structure	52
Le chiffre du symptôme	54
Le symptôme et le sujet : le trait unaire	57
La cure de B.	63
4. Le trait	71
Jouissance et trauma, la répétition	71
Trait unaire et répétition	79
5. Fantasme et répétition	89
Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci	90
Travail du rêve et <i>agieren</i> chez O.	92

6. Le corps	99
Résonances entre corps et langue	99
Retour sur la pulsion	102
Un fragment de la cure de E.	104
La pulsion de mort comme appel à la nomination	108

RETOUR À...

7. La théorie psychanalytique est-elle une formation de l'inconscient ?	113
La théorie est-elle... ..	113
Un savoir troué	121
Les cervelles fraîches	129
8. L'extraction du trait	133
Le rêve, une mobilisation de trace	134
Le travail de la lettre dans le rêve : le chiffrage-déchiffrage... ..	135
Métonymie et métaphore	144
9. De la trace au souvenir	149
Rêve, délire et souvenir	149
Les souvenirs vestiges de la psychose	156
Le transfert psychotique, transfert de trace	164
10. Structure ternaire de la lettre	169
Le trait d'esprit	170
L'interprétation	171
La transmission et la lettre	174
11. Liaisons de la trace dans la névrose	179
Soudure du fantasme	179
Le rêve, une littoralisation du fantasme	184
12. Liaison de la trace dans la psychose	187
La régression vers les signes de perception	187
La mobilisation du noyau forclos	191
Névrose et psychose	193
Conclusion	197
Index thématique	201
Index des auteurs cités	203

Introduction

Notre propos est d'exposer un trajet, celui d'une expérience de l'inconscient telle qu'elle est apparue d'abord de façon, si ce n'est fortuite, du moins inattendue, et le questionnement qui s'en est suivi, pour aboutir à la mise en ordre, mise en forme de cette expérience, puis sa conceptualisation au travers des outils alors à notre disposition. Mais la nécessité est progressivement apparue d'en forger d'autres, nécessité d'ailleurs ressentie confusément dès le début, dans la confrontation à ce qui avait déterminé le choix de cette pratique, celle de la psychose.

Nous avons choisi de partir d'une analyse menée en institution parce que inaugurale de cette expérience. C'est de la rencontre avec cet analysant psychosé¹ que nous datons son début, rejoignant là sans doute la lignée de ceux pour qui le transfert psychotique est la porte d'entrée de l'inconscient.

Le mode d'adresse, particulier, qu'utilisait A., cet analysant, puisque constitué presque exclusivement de rêves, a été pour nous la source d'une interrogation mais aussi, très précocement, d'une conviction, conviction selon laquelle s'élaborait là un savoir qui s'accompagnait de la mise en place d'une autre position subjective.

L'interprétation de cette analyse a donné lieu, déjà, à plusieurs versions successives et peut-être d'autres suivront. À l'époque de la

1. Nous préférons utiliser le vocable « psychosé » pour désigner celui qui souffre de psychose et réserver le terme « psychotique » à l'adjectif désignant ce qui se réfère à la psychose dans un usage analogue à celui des termes « névrosé » et « névrotique ».

deuxième version², nous considérons que la cure avait produit un nouveau nouage, proche du sinthome lacanien, par le biais des rêves. Nous pensons encore que quelque chose de cet ordre s'est produit, même si notre formulation serait aujourd'hui quelque peu différente.

Notre attention, en effet, a été plutôt attirée par la suite sur la fonction de déchiffrement des formations de l'inconscient, du rêve en particulier et ses conséquences pour ce qu'il en est de la jouissance prise dans la langue. C'est à cet endroit qu'il a paru indispensable de se donner des outils permettant de discriminer plusieurs états des éléments langagiers en rapport avec leur imprégnation par la jouissance. Ceci a d'ailleurs fait lien, pont entre les différentes structures, et conduit sur le terrain du symptôme névrotique, puis celui de la répétition et de la pulsion.

Notre propos n'est pas ici d'ajouter un commentaire de plus sur les outils conceptuels freudiens et lacaniens. Il est surtout d'indiquer l'usage que nous en faisons dans le fil de notre expérience d'analyste, mais aussi les modifications ou extensions qui nous paraîtraient pertinentes.

Dans le même mouvement, s'est d'ailleurs imposée une réflexion sur la théorie analytique, les conditions de sa production, ses impasses et ses progrès, ainsi que sur les dispositifs institutionnels analytiques, leurs fondements, leur nécessité ou leur contingence. Derrière ces questions s'en cachait une autre, celle du collectif supportant toute avancée individuelle.

Ce n'est qu'aujourd'hui que peut s'extraire le fil qui a relié ces questions, extraction forcément limitée au point où nous en sommes maintenant. Cette trajectoire a ouvert au passage un certain nombre de questions en suspens pour la théorie et la pratique analytiques, questions auxquelles nous pensons pouvoir donner des éléments de réponse.

La première est celle du traitement analytique des psychoses. Comme nous l'avons dit, nous considérons que la cure de A. a produit la mise en place d'une autre position subjective. Nous ne parlons pas à son propos de stabilisation ni même de suppléance, comme il est attendu en l'état actuel de la théorie analytique, après les avancées lacaniennes. Ce n'est pas pour autant que nous remettons en cause le concept de forclusion qui conserve sa pertinence clinique. Simplement, il nous apparaît que, si un mécanisme spécifique à la psychose existe bien, ce à quoi nous adhérons, il n'a pas le caractère

2. D. Boukhabza, « Du rêve au sinthome », *Apertura*, vol. 7, *Les psychoses*, Paris, Springer Verlag, 1992.

définitif qui lui est généralement attribué. Le transfert psychotique est à même de mobiliser la structure, les conditions de son établissement restant la question la plus complexe à élaborer.

La cure de A. atteste de ce transfert et de la dynamique qui s'ensuit. Nous nous sommes attachée à rendre compte de cette dynamique au travers de son vecteur, le rêve, et ce qui spécifie son travail, les mécanismes qui lui sont propres. C'est le travail de la lettre dans le transfert qui a déterminé les avancées de la cure, et c'est de ce travail que nous avons essayé de rendre compte jusqu'au point de terminaison de la cure que nous ne qualifierions pas pour autant de final.

Nous ne pourrions témoigner, pour l'instant, de cures aussi avancées concernant d'autres patients psychosés. Néanmoins, notre recherche a mis en évidence des trajets analogues, au travers de cures rapportées par d'autres analystes. Celles-ci ont confirmé le rôle essentiel du rêve dans leur progrès. Elles ont aussi mis en lumière un fait que nous retrouvons dans la cure de A., l'émergence d'un souvenir amené par le travail du rêve et entretenant des rapports avec la question du déclenchement, voire éclairant la question de la mise en place de la structure.

Ceci nous a amenée sur le terrain de la mémoire et de ses liens avec la pulsion. La répétition en a constitué une autre porte d'entrée. C'est bien cette structure de répétition se mettant en place qui a pu être dégagée par la transcription régulière des rêves. C'est aussi cette structure qui a pu être retrouvée au travers des cures d'analysants névrosés, permettant de faire des ponts entre les deux structures, ce qui constitue un second volet de notre travail.

Enfin et c'en est le troisième aspect, ce parcours nous a amenée à préciser le concept de lettre à partir de ses prémisses lacaniens mais aussi à partir de l'enseignement fourni par la clinique.

Il faut souligner l'importance que revêt pour nous le retour à la clinique analytique. Il semble en effet que l'apport lacanien, aussi magistral soit-il, ou peut-être précisément à cause de cela, a eu pour effet d'obturer le lien qui unit la clinique analytique à l'élaboration de sa théorie. Ce retour à la clinique, en même temps que le principe du « Retour à...³ », mis en évidence par Michel Foucault à propos des

3. M. Foucault, « Qu'est-ce qu'un auteur ? », dans *Dits et Écrits*, 1, 1954-1969, Paris, Gallimard, 1994.

textes fondateurs de discursivité, nous paraissent les deux piliers dont peut difficilement se passer toute avancée dans le champ analytique.

RETOUR À LA CLINIQUE

1

Le trou

La parenté rêve-psychose a été soulignée par Freud dès la *Traumdeutung* : l'accomplissement de désir en serait un trait commun¹. Rêve et psychose emprunteraient tous deux la voie rapide qui mène à l'accomplissement de désir. Cette similitude pose bien sûr problème² ; même si on peut parler d'accomplissement de désir dans la psychose – ce qui peut prêter à discussion –, rêve et phénomène psychotique ne sauraient être confondus quant à la place laissée au sujet.

A.

A., dont la cure est notre point de départ, oppose radicalement rêve et hallucination, nous verrons comment. Bien plus, la production de rêves dans le travail de la cure prend une place étonnante, occupant une grande partie des séances, et gagne du terrain sur l'hallucination. Le rêve a fait reculer les voix, c'est ce qu'il dira. D'où la question : qu'en est-il de ce transfert – en tant que déplacement, comme l'indique Freud dans la *Traumdeutung* – de l'hallucination au rêve³. C'est le triangle hallucination-rêve-transfert que nous allons interroger.

1. S. Freud (1900), *L'interprétation des rêves*, Paris, PUF, 1976, p. 481-482.

2. S. Freud (1915), « L'inconscient », dans *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1968.

3. S. Freud (1900), *op. cit.*, p. 479.

Nous avons rencontré A. dans l'institution où nous travaillions alors. Il rompt, à l'occasion d'un petit voyage, la prise en charge qu'il acceptait jusque-là sans enthousiasme. Ce voyage, nous l'avons autorisé de notre place de médecin de l'institution, avec les risques de rupture qu'il impliquait. Devant son refus de revenir dans l'institution, nous lui proposons des entretiens. À notre surprise, il vient.

Le début du traitement va être marqué par la survenue d'un épisode aigu, d'une crise qui provoquera une interruption momentanée des séances et qui doit être mise en relation avec l'instauration du transfert.

L'installation du transfert et les premiers rêves

Dans la première partie du traitement, avant la crise, A. évoque l'origine de son patronyme à travers un dictionnaire de l'origine des noms, acheté par sa mère : « Terre froide » indiquerait dans ce dictionnaire la provenance de son nom.

Il mentionne l'importance que revêt pour lui la dernière syllabe de son nom qui conjugue le verbe avoir à la première personne, la dernière syllabe correspondant à l'avoir et s'écrivant avec un « e » terminal, marque du féminin. Cette dernière syllabe attire son attention et suscite en lui une certaine fierté.

Il fait par ailleurs état de ses préoccupations concernant la troisième dimension. Récemment, il aurait pris conscience que le monde tournait. Auparavant, il s'agissait pour lui d'un monde plan. Il dit avoir du mal à repérer l'est de l'ouest. Depuis qu'il n'a plus de voiture (on lui a retiré le permis à l'occasion d'une infraction au cours d'un épisode aigu), il a du mal à se repérer, à se positionner.

Peu après survient un premier rêve : « Une jeune femme brune est dans une sphère qui tourne sur sa droite. » Ce rêve reprend le thème de la Terre qui tourne et lui pose la question de son identité sexuée : « Être un homme ou une femme, tourner en rond à se demander s'il pourrait être une femme. »

A. fait aussi état des problèmes que lui pose le langage ; il décompose les mots pour mieux en percevoir la signification. L'exemple qu'il donne est le mot « indéterminé » dont il extrait la syllabe « ter » (terre ?) pour dire : « Ter, c'est le hasard pour moi. »

Son rapport au langage, il le présente comme ce qui fonde sa demande à notre égard : « Je crois que je viens vous voir pour accéder à la *comédie des mots* ; ce que je dis est trop vrai. » Mais cette référence au langage dans sa dimension de tromperie, il ne peut la soutenir à ce moment-là. Il est pris dans un phénomène d'influence, influence de la télévision qu'il craint et influence du transfert dont il nous parle de façon explicite.

Un second rêve va précéder de peu les débuts de la crise : « La pharmacienne en face de chez moi m'offre de l'anis, puis la porte de ma chambre a rétréci et elle est trouée. »

Il associe sur ses poumons troués par la cigarette. Ces poumons troués renvoient à la mort de son père, d'un œdème aigu du poumon, mort sur laquelle il reviendra par la suite. L'anis offert par la pharmacienne le renvoie à Annie, prénom de sa tante à laquelle il est très lié. Cette tante est de sa génération. Elle est entrée dans les ordres, faisant fi de l'opposition de son frère, le père de A. En outre, à cette occasion, elle a pris le prénom de ce père pour devenir sœur L. G. ; Annie est aussi le prénom d'une jeune fille avec laquelle il a eu une relation amoureuse au cours de ses études. À l'offre de l'anis par la pharmacienne répond donc un trou dans la porte de sa chambre.

La crise

Au cours des séances qui suivent, son malaise s'accroît. Il fait une crise de tétanie (tête-Annie ?). Il a l'impression que les jeunes filles qui le hantent et dont il parle pour la première fois, sont là et lui parlent. Ces jeunes filles sont en relation avec une rencontre, semble-t-il réelle, la rencontre dans un bar avec une jeune fille qui lui a « tapé dans l'œil ».

Photos et statues lui clignent des yeux ; il se sent dédoublé sexuellement et moralement, envahi par la mort, il a peur de déclencher une guerre nucléaire. Il nous annonce qu'il a décidé de tout dire et cependant, de faire une impasse : il a oublié ce que c'était. Il se présente à la dernière séance mais ne reste pas dans la salle d'attente.

Nous apprendrons plus tard que sa mère a contacté le service. Il est hospitalisé. Nous apprendrons également qu'il a fait état, pendant l'hospitalisation, d'éléments érotomaniaques nous concernant.

Sommes-nous à ce moment-là dans le transfert, à la place de la jeune fille qui lui a « tapé dans l'œil » ? Est-ce ce qui fait, pour lui, impasse, provoquant l'épisode délirant et l'interruption des séances ?

Vient alors une seconde période au cours de laquelle une nouvelle direction se dessine, dans ce même mouvement où le rêve prend une place essentielle. L'Autre scène se constitue, d'où il lui sera possible de parler de lui. « Je ne sais pas d'où ça vient », dit-il à propos de ses rêves dont l'abondance l'interroge. « Je ne sais pas d'où ça vient », c'est ce qu'il dit aussi des voix dont il commence à parler.

Les voix

Il aborde le phénomène des voix peu de temps après la reprise de la cure, à partir d'une hallucination auditive : « Calandair⁴ », néologisme prononcé par les voix. « Calandair » le renvoie à « calendrier, règles, jeunes filles ». Les voix, en effet, se manifestent surtout comme des voix de jeunes filles ou d'enfants. Aux voix se joignent quelquefois des visions de ces mêmes personnages : jeunes filles, enfants. Lorsque ces enfants se comportent comme des adultes, il précise qu'ils ont « une conscience d'adulte ». Par ailleurs, femme et enfant apparaissent liés puisqu'il fait encore état de « voix féminines d'enfants ».

Il se pourrait que ces voix de jeunes filles et d'enfants renvoient à ce qui est éliminé du rapport de la jeune fille à l'enfant. Ceci, il l'évoquera à propos de « Calandair », à travers la question des règles, règles qui font de l'enfant une jeune fille et une mère potentielle, soit nommément la question de la procréation. Il fera d'ailleurs, à propos de la procréation, cette réflexion curieuse : « Femme et enfant, c'est complémentaire. » On peut noter qu'il ne pose pas la complémentarité, comme pourrait le faire le névrosé, au niveau du rapport homme-femme, mais au niveau du rapport femme-enfant.

Les voix auraient débuté après sa rencontre avec une serveuse, très belle, dans un bar. Cette jeune fille, c'est celle qui lui a « tapé dans l'œil ». Il a l'impression qu'elle vient dans sa tête et lui dit : « Je t'ai. »

4. Calandair(e) n'est pas à proprement parler un néologisme. Néanmoins l'utilisation faite de ce mot à ce moment appelle cette qualification.

Elle vient chez lui et lui fait des plats délicieux. Parfois, ils font l'amour ou plutôt elle le lui fait et il se laisse faire. La jeune fille lui dit : « Je t'ai », et A. répond : « Je t'aime » (je t'ai-me). Ce « Je t'ai » est très proche du patronyme du patient, mais avec une différence fondamentale. En effet, A. est alors désigné par le « t » qui le place au rang d'objet, ce qui est redoublé par une autre signification possible de ce « Je t'ai » du verbe jeter.

La crise ne pourra être évoquée que bien plus tard. « J'avais peur des regards. Des voisins me regardaient, je voulais arrêter ces regards. J'entendais des voix, je voyais des corps de femmes qui m'excitaient, des enfants. J'avais appelé le médecin ; j'étais paralysé. J'étais devant la serrure, je ne savais pas comment ouvrir ; je ne pouvais distinguer la gauche de la droite. »

Les regards ont toujours été une source d'inquiétude, surtout en sortant du cinéma. Pendant toute une période, il avait l'habitude d'en dessiner. Au début de la cure, il avait exprimé des difficultés à différencier l'est de l'ouest, comme au passage de la seconde à la troisième dimension. Le rêve de la jeune fille brune, dans une sphère qui tournait sur sa droite, avait suivi, rêve qui venait poser la question de son sexe.

Face au trou de la serrure, il n'arrive plus à distinguer la gauche de la droite. Reprenant les éléments de la crise, il associe sur le fait qu'il est un gaucher contrarié, contrarié par sa mère. Un reste de sa gaucherie transparaitrait dans sa façon de tirer au fusil, enseignée par son père. Le fusil, puissance phallique, se glisse d'ailleurs dans le contenu d'un rêve. Devant le trou de la serrure, n'est-ce pas la question du sexe qui l'a paralysé ?

Par la suite, ces voix qui provoquent l'angoisse l'inquiètent moins. Il a mis en place des mesures permettant d'y faire face : fixer son attention sur quelque chose, ou bien compter. Mais surtout, leur fonction semble réduite depuis l'apparition des rêves.

Les rêves

Tout au long de cette cure, nous avons l'habitude de transcrire, après la séance, son contenu, généralement le texte d'un ou plusieurs rêves et le peu d'éléments fournis par A. à leur sujet. Transcription pure et simple, n'ayant, à cette époque, aucune idée de la direction

que cela pourrait prendre, mais tout de même conduite par le sentiment qu'il fallait transcrire ce matériel.

Une fois cette transcription effectuée, nous n'y touchions plus. Nous avons accumulé ainsi un matériel considérable puisque cette cure a duré une dizaine d'années. Ce n'est qu'après son interruption liée à notre départ de la ville où nous exercions, que nous avons repris tout ce matériel et avons pu constater l'agencement des rêves. Il est vrai que, parallèlement, notre propre cure analytique s'était poursuivie pendant ce temps.

Les rêves rapportés par A. sont très nombreux mais les associations qu'il livre sont plutôt rares. Elles seront plus fréquentes dans les derniers rêves que nous allons retranscrire. On peut remarquer que les restes diurnes, support du rêve, ne sont jamais évoqués. Le rêve se réduit donc à ses éléments manifestes et le contenu latent demeure difficile d'accès. Cette difficulté, l'absence ou la pauvreté des associations, apparaît ici comme un fait de structure. Est-ce à dire qu'aucun travail n'est possible à partir de ce matériel ? Nous ne le pensons pas : en effet, les rêves semblent s'organiser par séries autour de thèmes, voire de mots. Certains rêves font pont d'une série à l'autre. Un rêve est directement relié par A. aux voix.

Un rêve de voix : « J'avais des bêtes dans les oreilles [dans le trou de l'oreille] : des cafards, des mille-pattes, des bêtes inconnues. Je les enlevais de mes oreilles. Quand il n'y en avait plus, je me réveillais. »

Tel est le texte du rêve. À cela, il ajoute : « Pourtant j'entends bien. » À la suite de notre intervention qui reprend le mot « entends », il dira : « Les voix, je voudrais qu'elles s'arrêtent. »

Ce rêve, il nous le destine particulièrement. Il s'est dit : « Ce rêve, il faut le raconter à madame Boukhabza. » Son contenu reprend bien ce qui nous interroge dans le rapport rêve-hallucination et dans son lien au transfert ici manifeste.

Qu'est-ce qui, des voix, a cherché à se figurer dans le rêve ? Les bêtes représentent-elles les voix ou bien est-ce l'impossible figurabilité des voix qui provoque le réveil ? Que représentent alors les bêtes ? Des bouchons contre les voix ? Ce ne sont pas les bêtes dans les oreilles qui produisent le réveil, mais leur absence. Il précise bien : « Quand il n'y en avait plus, je me suis réveillé, un peu angoissé. » Sa réflexion initiale « Pourtant j'entends bien » semble provenir d'une première interprétation du rêve dans le sens où les bêtes pourraient

l'empêcher d'entendre. Dans un deuxième temps, il évoque les voix. Non seulement il entend bien, mais il entend trop ! La présence des bêtes ne serait-elle pas plutôt ce qui l'empêcherait d'entendre les voix, ce qui arrêterait les voix ?

Dans la *Traumdeutung*, Freud pose la question du réveil par le rêve :

« Le rêve est un compromis au service de deux systèmes ICS et PCS, accomplissant les deux désirs dans la mesure où ils s'accordent, le résultat de ce compromis étant la déformation. Si, pour accomplir le désir ICS, le processus du rêve heurte le PCS de telle façon qu'il trouble son repos, le rêve n'est plus un compromis, il n'a pas rempli l'autre partie de sa mission. Aussi est-il immédiatement interrompu et remplacé par un réveil complet⁵. »

C'est le cas dans le rêve de l'enfant qui brûle, repris par Lacan dans le Séminaire XI. C'est le réel qui dans le rêve réveille :

« Le réel peut se représenter par l'accident, le petit bruit, le peu de réalité, qui témoigne que nous ne rêvons pas. Mais d'un autre côté, cette réalité n'est pas peu car ce qui nous réveille c'est l'autre réalité cachée derrière le manque de ce qui tient lieu de représentation. C'est le *Trieb* (la pulsion)⁶. »

Les bêtes qui masquent les voix ou qui les représentent, n'est-ce pas au fond la même chose ? Est-ce le réel, duquel s'originent les voix, qui réveille A. alors que les bêtes enlevées laissent la place à la béance du trou de l'oreille ? « Les voix, je voudrais qu'elles s'arrêtent. » Comment arrêter les voix ? Comment boucher ce trou du symbolique ou... comment faire avec⁷ ?

Les rêves suivants vont répondre à cette question. Ils sont organisés en séries autour d'un thème ou d'un élément central.

LES RÊVES D'ÉTUDES

À la mort de son père, A. arrête ses études. C'était le désir de son père qu'il fasse des études. La mort de celui-ci, suivie de celle du

5. S. Freud (1900), *op. cit.*, p. 493.

6. J. Lacan, Le Séminaire, Livre XI (1963-1964), *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973.

7. Ce point capital sera abordé dans les chapitres suivants.

grand-père maternel qui partageait le même toit, a lieu peu de temps après le dernier examen qu'il a passé. Les études reviennent à travers les rêves : « Je suis à l'école avec mon père et mon grand-père maternel. Mon père m'aide à faire mes devoirs, mon grand-père, non. » Le thème des études reprend quelque chose d'arrêté à la mort du père et qui aurait pu, selon lui, ouvrir l'accès au travail, mais aussi au mariage, en somme au lien social. Cet arrêt des études revêt pour lui la dimension de la faute, faute à l'égard du père. Ce père, il ne peut l'égaliser. « Je ne connais pas ma valeur », dira-t-il. Cette valeur, le travail, suite des études, aurait pu la lui donner. Se dessine là pour le sujet la place de la fonction paternelle en tant qu'elle lui fait défaut.

Dans ces rêves d'études, il fait des rédactions, des dissertations, des calculs. Il écrit. « Pourtant, je n'aime pas écrire. » Enfant, il détestait les dictées que sa mère lui faisait faire à la maison. Il se souvient qu'une fois elle l'a giflé car il inversait les lettres.

Dans certains rêves, il est à l'école avec des jeunes filles de 12-13 ans. Ces rêves coïncident avec la réapparition des voix, parfois à l'occasion de la rentrée des classes, dans l'école située près de chez lui. Des voix comme des rêves, il dira : « Ça m'excite. » Dans un de ces rêves, nous apparaissions sous la forme de l'institutrice ; il fait partie des élèves de notre classe. Quel est donc ce savoir qu'il attend de nous, celui de la comédie des mots ?

LES RÊVES DE TROU

Un autre groupe de rêves apparaît parallèlement autour du mot « trou ». Ce trou est associé, dans le rêve qui précède la crise, à la mort du père.

Le rêve de la pharmacienne : « La pharmacienne en face de chez moi (ou est-ce le médecin en face de lui ?) m'offre de l'anis, mais la porte de ma chambre est trouée. » À cette offre répond un trou. La crise survient peu après. Il associera sur ses poumons troués par la cigarette, puis sur son père, mort d'un œdème aigu du poumon. Après la crise, les rêves reprennent ce thème.

Le rêve du père-trou : « Je faisais des trous, mon père était présent. »

Le rêve du trou dans la tête : « J'ai un trou dans la tête duquel s'écoule du sang dans un genre de récipient. » Le sang évoque pour lui les pensées (panser ?).